

Zeitschrift:	Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber:	École fédérale de sport de Macolin
Band:	45 (1988)
Heft:	1
Artikel:	Le handball, c'est bon pour le moral!
Autor:	Suter, Heinz
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-998457

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

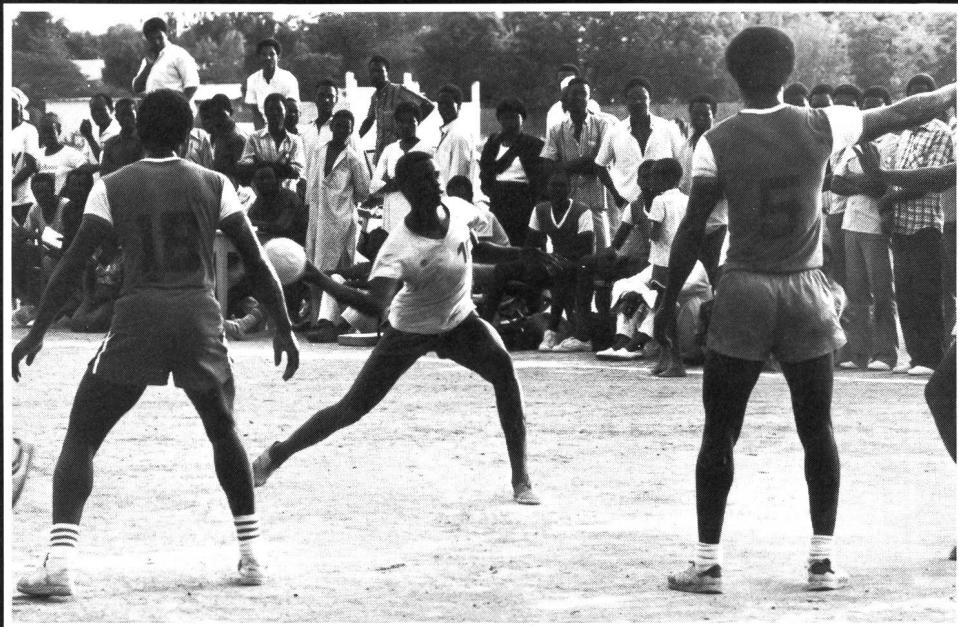
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le handball, c'est bon pour le moral!

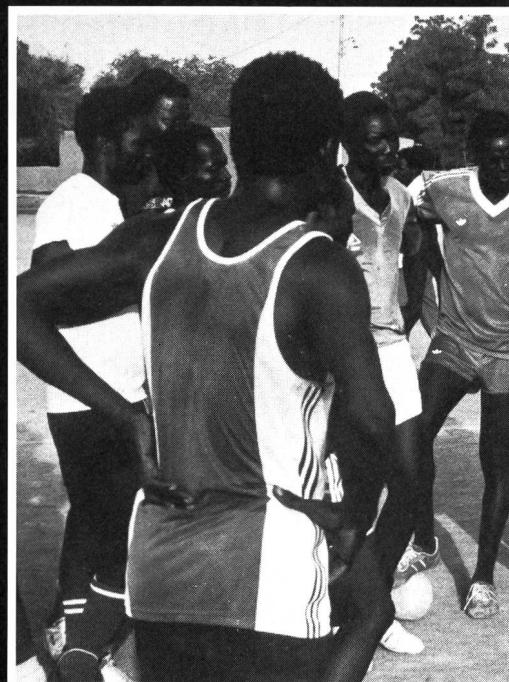
Heinz Suter, EFGS de Macolin

Traduction: Yves Jeannotat

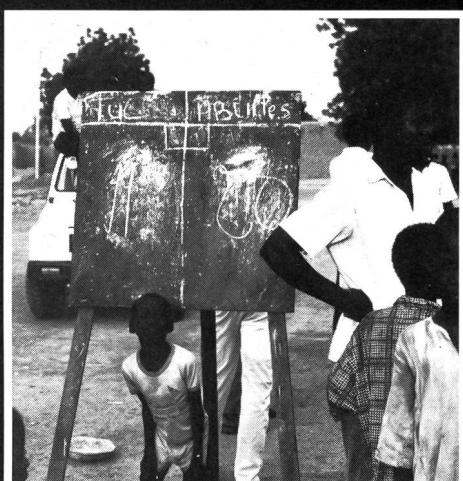
Au cœur de l'Afrique centrale, le Tchad! Etat d'un peu plus de 4 millions d'habitants, indépendant depuis 1960. Hélas! Les guerres intestines ou de convoitise rongent le pays depuis bientôt 15 ans, dans les régions du Nord surtout, où les forces libyennes se sont emparées, en 1973, de la fameuse «Bande d'Aouzou» alors que la France, au nom d'un accord d'entraide militaire, a déployé des troupes bien entraînées et dotées d'un matériel de guerre des plus modernes pour leur faire face. A N'Djamena, la capitale, dont on n'a pas oublié qu'elle fut, autrefois, une des principales fournisseuses d'esclaves de l'Afrique noire, la population vit dans la crainte et dans la méfiance, partagée, tout comme à l'époque de la colonisation, entre l'incertitude et l'espérance: elle doute de ses

propres forces et croit en l'efficacité des «mirages» tricolores qui frôlent, à toute heure du jour et de la nuit, les toits des maisons dans un bruit assourdissant; seule la présence des légendaires mercenaires de la Légion étrangère, dont les chants monotones se perdent dans le creux des dunes, la rassure un peu. Elle espère aussi, envers et contre tout, que le jour qui se lève lui dispensera un peu d'eau pour étancher sa soif, quelques livres venus «d'ailleurs» pour assouvir son besoin d'apprendre et de savoir, de quoi se distraire pour oublier. Elle souhaite, enfin, que «son» école de sport, dont elle a longtemps été fière, puisse rouvrir ses portes, un jour, et mettre un équipement, même élémentaire, à la disposition des maîtres et des élèves, des entraîneurs et des jeunes sportifs.

C'est dans ce pays que je me suis rendu, récemment, délégué par le Comité international olympique (CIO) dans le cadre de son programme d'aide aux pays en voie de développement. Le Comité olympique et sportif tchadien était désireux que soit organisé dans son pays un cours de formation d'entraîneurs de handball et la «Solidarité olympique» a accepté de le financer. Bien sûr, on est en droit de se demander si une telle initiative a bien sa raison d'être alors que le pays croule sous la pauvreté, la misère et la mort. Même si mon séjour y fut bref, j'ai pu me faire une opinion à ce sujet et si l'on me demandait, maintenant, de dire ce que j'en pense, je répondrais «oui!»; une telle initiative se justifie et cette justification est tout entière contenue dans cette exclamation sortie du cœur d'Ali Bah, un jeune instituteur venu du nord du pays: «Le handball, c'est bon pour le moral!»



Heinz Suter et ses entraîneurs à l'heure de la tactiq



Affichage du score.



Les buts: trois poutres plus ou moins droites.

Ce «moral», cette «volonté», je n'ai cessé de les ressentir et de les admirer. En voici un exemple pour nous ramener au sport: «A N'Djamena, il y a huit équipes de handball. En tout et pour tout, elles ne disposent que de six ballons. Elles doivent donc se les passer pour qu'elles puissent toutes s'entraîner et «jouer»! En général, les matches ont lieu le samedi. La place est à l'extérieur de la ville. Au début de l'après-midi, les joueurs arrivent l'un après l'autre, sans se presser. Lorsqu'ils sont en nombre suffisant, sous le soleil de plomb, ils se mettent à tracer des lignes plus ou moins réglementaires sur le sol glaiseux. Puis ils montent les buts: trois poutres plus ou moins droites qu'il faut mettre en sécurité après chaque partie, après chaque entraînement, de peur de les voir disparaître dès la tombée de la nuit pour d'autres destinations. Ceci fait, on se dirige alors vers un bouquet d'arbres géants



desquelles les lames de couteaux jaillissent comme des éclairs. Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, le match dure près de trois heures, pratiquement jusqu'à la nuit tombante. Les gens ont de la peine à reprendre le chemin de la ville. Ils étaient bien. Le jeu leur avait pris leur angoisse. Ces trois heures, ils auraient sans doute voulu qu'elles se prolongent encore pour mieux scander les minutes, les secondes de leurs cris de joie, de déception, de colère, pour continuer à «vivre»! Samedi prochain, ils reviendront. Que feraient-ils d'autre d'ailleurs?

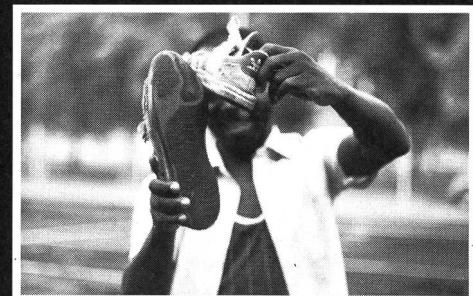
Le lendemain matin, c'était à mon tour d'entrer en scène: le cours qu'on m'avait chargé de donner débutait et il devait se poursuivre pendant trois semaines. Lorsque j'arrivai à l'endroit convenu, ils étaient déjà là: 15 futurs entraîneurs dont les noms me causeront bien des tourments. Je les sentais tendus, curieux, un peu craintifs encore. Pour eux, je fus d'emblée «le» monsieur Heinz qui devait leur apprendre à faire des miracles. Ils étaient presque tous des instituteurs ou étudiaient pour le devenir. J'insistai donc, dans mon enseignement, sur les notions d'animation et de jeu, sur les aspects pédagogiques et méthodologiques de l'entraînement.

Au terme de la première journée, les conversations allèrent bon train et, le lendemain, il me fut impossible d'«entrer» dans ma leçon: une bonne centaine

de personnes, en majorité des enfants mais des adultes aussi, se pressaient autour de moi avec curiosité, avides d'entendre ce que j'allais raconter. Ils étaient si nombreux que je ne distinguais plus mes joueurs. Finalement, on vint à notre aide, nous rabattant vers un terrain protégé: base militaire de l'armée française, entourée de tanks et de «Mirages». A l'intérieur de la caserne, on nous dénicha même un local de théorie.

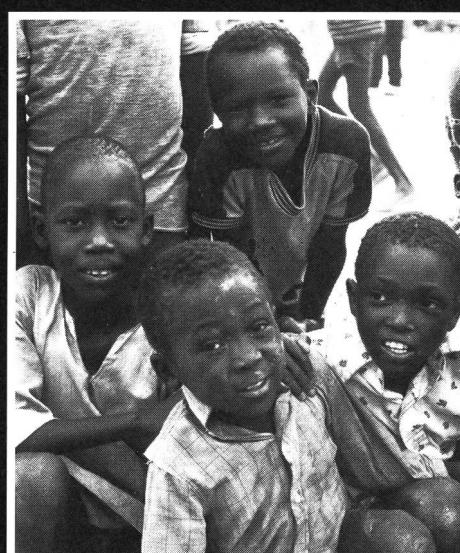
Le troisième jour, un seizième participant fit son apparition: il s'appelait Kaingar Ousmane. Il était instituteur dans le Nord, à 1500 km de N'Djamena. Entre son lieu d'habitation et la capitale, ni chemin de fer, ni autobus. Il avait dû faire du «stop» et c'est un camion qui l'avait pris en charge. Quand allait-il pouvoir rentrer chez lui et par quel moyen? Il n'en avait cure. A chaque jour suffit sa peine!

Le sixième jour, à ma grande surprise, Tam Sou Ngaro, inspecteur de «gym» à Sarth, (province du Sud), ne répondit pas présent à l'appel de son nom. On me dit qu'il n'osait plus se présenter, car ses «godasses», trouées de partout, avaient



définitivement rendu l'âme. Je me mis aussitôt à sa recherche et je le trouvai: pour longtemps, il aura aux pieds les «chaussures de monsieur Heinz»!

Depuis l'indépendance du pays, c'était la première fois que l'Aide au développement sportif avait délégué un Blanc au Tchad. Tout au long des trois semaines que j'y ai passées, j'ai été conscient de cet honneur et de la responsabilité qui y était liée. Je me suis efforcé, dans ce sens, de faire comprendre à mes protégés que le sport, que le handball n'était qu'un élément parmi d'autres – mais un élément précieux – à utiliser pour donner un sens à la vie. Certes, pour sortir le pays du drame dans lequel il est plongé, il y aurait d'autres mesures à prendre, des mesures beaucoup plus importantes mais qui dépendent d'autres milieux. Je n'ai donc pas oublié la petite phrase d'Ali Bah et j'en comprends mieux, aujourd'hui, le sens symbolique: «Le handball, c'est bon pour le moral»!... ■



On peut lire aussi l'éditorial de ce numéro, librement inspiré de ce texte émouvant de Heinz Suter (Y.J.).